



Chapalain Jean-Louis : Né le 4-01-1880 à l'île de Batz ; 1904, prêtre et professeur à Paris ; 1905, vicaire à Saint-Martin de Brest ; 1928, recteur d'Audierne ; 1932, curé de Lambézellec ; 1933, chanoine honoraire ; décédé le 25-10-1956.

Etudes : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1956 p. 669-670, 686-687, 700-703. *La Bretagne, dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, Beauchesne, 1990, 418 p. Tranvouez Y., *Un curé d'avant hier. Le chanoine Chapalain à Lambézellec (1932-1956)*, Brest-Paris, Ed. de la cité, 1989.



Jean-Louis Chapalain, Curé-Doyen de Lambézellec.

Il eût peut-être choisi cette mort.

On l'imagine mal vieillissant dans l'inaction, après avoir laissé à un autre le soin de continuer son œuvre. Mais tomber en « combattant le bon combat ». En pleine lucidité, la tête pleine de projets, au soir d'une retraite, près du chantier où son église va retrouver un fin clocher... il convenait que telle fût sa fin. Ainsi pourra-t-il, en notre souvenir, rester tel que nous l'avons connu, tel qu'il aura toujours été.

Il naît à l'île de Batz, le 4 janvier 1880, premier enfant d'une famille qui allait en compter quatorze. Son père, Jean Chapalain, était un de ces patriarches, de foi solide et de bon conseil, dont la race n'est pas éteinte en nos régions. Sa mère, Jeanne Cabioc'h... ah ! « Mamm » !... Il faut l'avoir connue dans sa fine bonhomie paysanne, sa piété qui fait les saints, sa fidélité aux traditions, son autorité de véritable chef de tribu à laquelle le curé, jusqu'à la fin — elle mourut dans sa quatre-vingt-douzième année — se soumettait comme un enfant.

A 5 ans et demi, le petit Jean-Louis quitte l'île natale pour le « continent ». Le voici à Saint-Pol-de-Léon, en pension dans la famille de son recteur, M. Le Sann, ce qui va lui permettre d'aller à l'école des Frères de Lamennais. Puis ce sera Kéroulas et le vieux Collège de Léon, le Grand Séminaire de Quimper en 1898, le service militaire à Brest. De 1903 à 1905, il est à Paris, surveillant au collège de la rue Vaugirard.

Prêtre en 1904, il est l'année suivante nommé vicaire à Saint-Martin de Brest : c'est là qu'il fera tout son temps de vicariat, interrompu par la guerre à laquelle il prit part comme infirmier et brancardier, Il rappelait avec humour qu'il ne fut jamais caporal : c'est qu'il avait un casier judiciaire ! Au temps « où les Français ne s'aimaient pas » — et comme on voudrait croire ce temps révolu — il avait été deux fois condamné. Les prétextes les plus saugrenus étaient alors bons pour manifester l'anticléricalisme le plus outrancier, et M. Chapalain fut poursuivi pour avoir organisé des réunions publiques et des cortèges dans la rue sans autorisation préalable. Traduisez : pour avoir célébré la messe et présidé des enterrements. On ne sait trop pourquoi il fut le seul à Brest à avoir l'honneur de ces poursuites ; peut-être s'était-il déjà fait connaître par son ardeur et sa combativité.

A Saint-Martin, le jeune vicaire est chargé du patronage, qu'il dirigera jusqu'en 1919, et auquel il imprimera la marque de sa forte personnalité, comme il le fera de tout ce dont il s'occupera. Mais ce qui lui tient le plus à cœur, c'est la chorale. Avec quelques connaissances musicales, élémentaires mais sûres, il unit ses efforts à ceux de M. Lidou — encore aujourd'hui organiste de la paroisse — et en quelques années se forme un groupe de chanteurs doués d'une telle maîtrise qu'ils peuvent, en un seul mois, se faire entendre à trois premières grand'messes dans des œuvres différentes, sans avoir à fournir un effort extraordinaire. Doué d'un organe puissant, un peu rude mais juste. M. Chapalain tenait sa partie dans les chœurs avec autorité. Parlant de cette période, M. Lidou m'écrit : « Après tant d'années, le « sentiment qui prime en mon esprit 'au souvenir de celui qui « m'honora de son amitié, c'est l'admiration. L'ardeur au travail, la constante sans défaillance dans l'effort, c'est déjà beaucoup ; mais cette abnégation qui lui permit dans ses fonctions de directeur d'être le plus zélé, le plus consciencieux, oserai-je l'écrire, le plus obéissant des choristes, voilà qui témoigne d'une humilité vraiment surnaturelle. »

C'est que pour lui le chant et la musique n'étaient pas une vaine satisfaction d'esthète, c'était une forme d'apostolat : de là ses récriminations contre les prêtres qui récitent le bréviaire pendant les

offices au lieu de prendre part au chant ; de la aussi l'empressement que mettra le recteur d'Audierne à créer une chorale, le curé de Lambazellec à donner vigueur à celle qu'il trouvera déjà formée ; deux fois il donnera des orgues à cette dernière paroisse... Mais même en cette matière, il ne pouvait être banal : sait-on qu'un jour, à l'occasion d'un changement parmi ses vicaires, il demanda qu'on lui envoya un organiste ? Le vicaire général lui répondit que la chose ne serait peut-être pas possible. Sur quoi il répliqua, froidement mais fermement, que dans ces conditions il allait laisser les œuvres du curé et se mettre à l'harmonium... Il eut un vicaire organiste.

Très vite les talents de prédicateur du jeune prêtre furent connus. Dès lors, il reçut de nombreuses invitations dans les missions bretonnes, où il prêchait souvent et dirigeait à peu près toujours le chant, entraînant les foules. Il était si demandé qu'il ne pouvait accepter toutes les invitations. L'expérience ainsi acquise lui a parfois fait regretter que le clergé diocésain ait cessé de constituer des « équipes » de missionnaires, et lui a rendu plus pénible à supporter l'inadaptation ou l'insuffisance de certains prédicateurs.

Le 17 novembre 1928, après vingt-trois ans de vicariat, jour pour jour – c'est lui qui note la coïncidence – il est nommé recteur à Audierne. Il y restera trois ans et sept mois, le temps de se faire estimer, aimer et, à son départ, regretter. Son prédécesseur, M. Le Corre, avait fait un effort énorme pour payer toutes les dettes de la paroisse : elles étaient trop importantes pour qu'il pût y parvenir. Le nouveau recteur reprit la tâche, tout en continuant l'aménagement de l'église neuve. Il n'eut, bien sûr, pas le temps de réaliser tous ses projets. Mais, outre la chorale, il fonda l'œuvre des dames catéchistes, institua des retraites, des réunions d'Apostolat de la Prière, d'Action Catholique... Son influence spirituelle était grande, et, après vingt-quatre ans écoulés, vit encore à Audierne l'image d'un prêtre bon, zélé, très actif et d'un dévouement inlassable.

C'est à Lambazellec qu'il va donner sa pleine mesure. Il prend possession de son poste le 2 juillet 1932. Quinze jours plus tard, c'est l'installation solennelle ; c'est aussi la première manifestation du rude tempérament de lutteur de M. Chapalain : pour la première fois depuis la suppression des processions par arrêté municipal en 1903, le clergé vient prendre le nouveau curé au presbytère pour le conduire en procession à l'église.

2 juillet 1932, 25 octobre 1956 : pendant ce presque quart de siècle, que d'autres marques de cette obstination têtue qui renverse les obstacles ; de cette finesse aussi, qui sait à l'occasion les contourner ; quelle œuvre colossale accomplie !... A peine connaîtra-t-il un moment de découragement lorsque, après le siège de Brest, il verra sa paroisse dévastée. Un mot de « Mamm », accourue de l'île, lui rendra cœur : « Labour 'zo, va mab ! » Et il reprendra le travail.

Le bon pasteur connaît ses brebis... Pour acquérir cette connaissance, le nouveau pasteur entreprit de visiter sa paroisse : pendant deux mois entiers, il fut par les rues et par les chemins, en habit de chœur, bénissant maisons et familles. Il vit ainsi 4.300 foyers, prenant partout les renseignements qui permirent d'établir un fichier paroissial, que les circonstances empêchèrent malheureusement de tenir à jour par la suite. Une autre occasion s'offrit bientôt de parfaire la connaissance : l'Adoration en décembre, adoration que l'on put comparer sans exagérer aux plus retentissantes des missions.

Dès le début, et plusieurs seront surpris de l'apprendre, M. Chapalain s'intéresse à la future paroisse de Kérinou. Dans la lettre qui lui apprenait sa nomination, Monseigneur Duparc écrivait : « Votre prédécesseur avait déjà commencé à préparer l'érection d'une nouvelle paroisse à Kérinou. Elle naîtra à son heure. » Vers 1937, il crut venue cette heure, et il en était tout heureux : la chose ne fut réalisée qu'en 1951, après le Bouguen et le Bergot, quand le curé ne la désirait plus. Et il le fit savoir.

Plus rapidement, il aboutit dans le rétablissement des processions, interdites dans la commune depuis 1903 par arrêté du maire, comme je l'ai déjà dit. Il aimait les processions, il les aimait longues, bien suivies, avec le chant de la foule. Je ne crois pas qu'il en ait présidé une seule à Lambézellec tout le temps qu'il a été curé : il préférait les ordonner, les conduire, les animer... En 1934, il entame devant le Conseil d'Etat la longue procédure qui se terminera favorablement par un arrêté du 14 février 1936. C'est pour une grande part à sa ténacité que ce résultat dut d'être atteint. Quelques jours avant le jugement, on lui conseillait de se désister de sa plainte, car on craignait une décision défavorable. Il restait une chance d'aboutir : il estima qu'il fallait la tenter. C'était dans son caractère, la lutte ne lui faisait pas peur, il aimait la victoire, il supportait — mal à vrai dire — l'échec, mais il n'admettait pas la pusillanimité. Il préférait le vaincu au fuyard ou à l'incapable, qu'il stigmatisait en un langage singulièrement dru et pittoresque.

Cette fermeté et cette vigueur d'âme — et de corps — l'ont sans doute puissamment aidé dans son œuvre. C'est presque chaque année qui est marquée par quelque fait important pour la vie paroissiale. On peut énumérer : en 1934, la restauration de l'église, à l'occasion de quoi il déclare : « Les dépenses ne m'effraient pas ». Et pourtant il y avait encore de lourdes dettes à régler... La même année, c'est l'achat à Ploumoguer d'une maison à destination de colonie de vacances. En 1935, fondation du bulletin paroissial, installation des orgues. En 1936, rétablissement des processions, grande mission au cours de laquelle l'affluence est telle que l'église ne peut contenir la foule, restauration de la chapelle Sainte Anne à Kérinou, installation du cinéma parlant. En 1937, restauration du presbytère, construction d'une salle paroissiale. En 1938, travaux au patronage, accroissement de la colonie de vacances. En 1939, large participation à la construction ou à l'agrandissement de trois écoles : l'Ange-Gardien, la Croix-Rouge, Saint-Laurent, que Monseigneur Duparc viendra bénir le même jour. Et il faudrait encore parler de l'essor donné aux œuvres.

Sans doute, elles étaient pour la plupart confiées à ses vicaires. Mais le curé ne s'en désintéressait pas pour autant : il s'en sentait responsable au premier chef, et aimait avoir des renseignements précis sur la marche de chaque mouvement, les réalisations de chaque groupement. Peut-être est-ce à ce sens de la responsabilité qu'il faut attribuer l'emploi fréquent qu'il faisait dans ses avis aux paroissiens, en parlant de lui-même : « Votre curé... Votre pasteur... ».

On le disait autoritaire. Plus justement : il avait le respect de l'autorité, la sienne et celle des autres. Mais il n'a jamais cru que pour obéir il fallût abdiquer toute opinion personnelle. Bien au contraire, il jugeait un devoir de faire connaître ses divergences de vue, et n'hésitait jamais à les proclamer, parfois hautement, quitte à se soumettre finalement à un ordre maintenu. A ses collaborateurs, il ne demandait pas davantage une soumission aveugle, et jamais peut-être plus que sous ce curé « autoritaire », vicaires n'ont été libres d'agir et indépendants dans cette action. Certes, il ne leur ménageait ni ses conseils — et sa vaste expérience les lui permettait judicieux — ni au besoin les critiques. Et comme il avait un cœur d'or, il arrivait que des conflits s'élevassent entre sa bonté et l'obligation où il se sentait de gronder quelque peu, conflits qui se traduisaient parfois de façon savoureuse. Ainsi le soir où il confiait en grommelant à un ami :

« J'ai dû attraper mon vicaire... C'est embêtant !... Et avec ça, il est enrhumé ! ».

Marque de sa bonté, de son souci des autres ! On sait combien largement il ouvrait sa maison et sa table ; il n'était jamais si heureux que lorsqu'autour de lui se pressait une nombreuse compagnie. Il en était volontiers l'animateur et le boute-en-train, et se plaisait à retrouver les confrères dans les presbytères voisins ou moins proches. Il s'inquiétait du sort de tous les prêtres de la paroisse, et la maison de Kéraudren n'était pas exclue de ses soucis. Il aurait tant voulu, à une époque où cette

maison n'était pas encore devenue ce qu'elle est depuis, que les vieux prêtres y trouvaient un peu plus que le minimum de confort et d'agrément !

Vint la guerre puis l'occupation... Période terrible qui fut marquée, du point de vue purement religieux, par l'Adoration de 1941, les stations du Vœu, le rétablissement du pardon de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Il y eut les bombardements, dont celui de l'école des Frères et celui qui endommagea la chapelle Sainte-Anne, aussitôt réparée ; il y eut l'exode ; il y eut enfin le siège de Brest.

Sur « Lambézellec pendant le siège de Brest », M. le Curé qui avouait écrire difficilement, a fait paraître une plaquette, poussé non par le désir de se voir imprimé (vicaire à Saint-Martin il avait d'ailleurs déjà publié une traduction bretonne de la « Vie du Bienheureux Claude Laporte », par M. Saluden), mais parce qu'il estimait devoir, en témoin oculaire, rétablir la vérité sur des faits et des manières d'agir que des passions partisans s'employaient à dénaturer. Ce récit renferme des pages tragiques, parfois hallucinantes, mais on y retrouve aussi ce qu'il n'avait pas voulu y mettre : les preuves de son tranquille courage, de son total mépris du danger, de son dévouement à tout prix à sa population : puisque une partie de celle-ci restait sur place, il resterait aussi. Et casque en tête, il courut les villages, réconfortant les vivants, assurant les sacrements aux malades et aux blessés, priant sur les tombes des morts et des tués.

Il assista au désastre de sa paroisse, et les quelques lignes inscrites au cahier d'annonces paroissiales ne manquent pas d'éloquence :

« 25 août : premier obus sur l'église.

26 août : destruction de l'église par bombardements américains.

27 août : chute du clocher à 11 h. 50.

Du 27 août au 9 septembre : continuation du bombardement ; destruction de l'école Saint-Laurent par des obus incendiaires, du patronage et de la plus grande partie du bourg. »

Il reprit le travail. Et un mois plus tard, avec une magnifique sérénité, il ne craignait pas de faire lire au prône cette ligne : « Nous pourrions désormais reprendre le service paroissial comme d'habitude ». Pour Noël, la messe de minuit était célébrée dans une baraque édifée à usage d'église : elle allait servir pendant huit années.

A 64 ans, il lui faut repartir de zéro. Peu à peu, se fait la reprise des activités de tous les mouvements, de toutes les œuvres, dans des conditions parfois extrêmement pénibles. Le curé continue d'être assidu à son confessionnal, ponctuel aux offices, fidèle à donner, avec un solide bon sens, les conseils de tout ordre qu'on lui demande. Et au milieu de toute son œuvre pastorale, il déploie une activité prodigieuse, il harcèle les services, il intervient, il s'entête, il insiste « Opportune, importune ». Le résultat, nous le voyons aujourd'hui.

A la Libération, il ne reste rien. Dix ans après, l'église est refaite et va, d'ici quelques semaines, retrouver son clocher ; les chapelles sont restaurées ; le presbytère réparé ; les écoles en état ; à la place du vieux patronage, une salle de basket a été construite, ainsi que des locaux pour le patronage des filles ; un cinéma des plus modernes et des mieux agencés fonctionne régulièrement ; la colonie de Ploumoguier est agrandie ; une autre s'établit à Tréompan, pour les filles, dans une propriété magnifique ; les orgues sont refaites ; un patronage de garçons et une école maternelle sont installés dans les anciens locaux des Clarisses. Et n'ai-je rien oublié ? Comme on comprend la joie des paroissiens de Lambézellec, et leurs manifestations de respectueuse affection au jour du jubilé

sacerdotal de leur curé, il y a deux ans ! Sentiments qui se seraient manifestés à nouveau, et plus forts, l'an prochain où il aurait eu 25 ans de présence parmi eux. Il pensait à ces fêtes... il voulait doter l'église de vitraux... il avait des projets...

Dieu a trouvé qu'il avait assez fait. Il l'a rappelé à lui, au soir d'une retraite. M. le Curé a dit : « Je vais mourir... Je suis content... J'ai fait une bonne confession... », manifestation dernière d'une foi et d'une piété profondes, quoique sans éclats, Sa vie toute entière nous a été une leçon. Il fallait que sa mort le fût aussi. Leçon d'énergie, leçon d'abnégation, leçon de tranquille espérance. En Dieu. Et pour Dieu.

Et l'on comprend la peine des paroissiens de Lambézellec, et la peine de tous ceux qui ont connu M. le chanoine Chapalain. Car tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé. Et ceux qui n'ont vu en lui que l'écorce un peu rude ne l'ont pas connu. Et ce n'est pas eux qui ont raison, car « on ne voit bien qu'avec le cœur. »

T. G.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 30/11/1956 p.686.*